

VICE-AMIRAL
DARTIGE DU FOURNET

SOUVENIRS DE GUERRE

D'UN AMIRAL

1914-1916



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés

SOUVENIRS DE GUERRE

D'UN AMIRAL

1914-1916

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

DU MÊME AUTEUR

Journal d'un commandant de la « Comète ».
Chine — Siam — Japon (1892-1893). Ouvrage accompagné
de gravures..... Un vol. in-16.

(Couronné par l'Académie française, prix Furtado.)

VICE-AMIRAL
DARTIGE DU FOURNET

SOUVENIRS DE GUERRE
D'UN AMIRAL

1914-1916



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés

Copyright 1920 by Pion-Nourrit et C^{ie}
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

*A mes compagnons d'armes de Bizerte, de Syrie,
de l'Armée Navale.*

**A TOUS CEUX QUI CHERCHENT
LA VÉRITÉ**

PRÉFACE

Ce livre est l'œuvre des premiers mois d'une disgrâce au sujet de laquelle il faut que la lumière se fasse. Terminé le 1^{er} mars 1918, il ne pouvait paraître au cours de la guerre et j'ai dû surseoir à sa publication.

Maintenant que je puis rompre un silence qui m'a paru bien long, j'apporte à l'histoire la contribution d'un acteur de la partie maritime du grand drame qui vient de se jouer.

J'aurais voulu disparaître derrière le récit des faits, m'abstenir de toute personnalité, de toute polémique; le lecteur verra que cela n'était pas possible. J'espère qu'il m'excusera en songeant à ce que j'ai souffert, qu'il entendra cet appel adressé, de toute la force de ma sincérité, à son esprit de justice.

L. DARTIGE DU FOURNET.

CHAPITRE III

CROISIÈRES ET BOMBARDEMENTS. — A MAKRY. — A FAMAGOUSTE. — DEVANT LE CHEMIN DE FER DE BAGDAD. — LE CANAL DE SUEZ EN DANGER. — CASTELORIZO. — OCCUPATION DE L'ILE DE ROUAD. — SAUVETAGE DES ARMÉNIENS DU MONT MOÏSE. — DÉPART POUR LES DARDANELLES.

Le 11 mai, entre Rhodes et Castelorizo, nous rencontrons une goélette turque chargée de 400 bidons de pétrole. Elle est capturée et brûlée. Son patron, interrogé sur la provenance de cette cargaison, déclare qu'il l'a prise à Makry. Des sous-marins ennemis entrent depuis quelques jours en Méditerranée et il importe de détruire tout ce qu'ils pourraient utiliser, essences ou dérivés de pétrole; aussi faisons-nous immédiatement route sur Makry. A 5 heures du soir, la *Jeanne-d'Arc* pénètre dans ce petit port et l'un des marins de la goélette turque nous désigne le dépôt que nous cherchons. Nous ouvrons aussitôt le feu avec une pièce de 14 centimètres; au troisième coup, le magasin s'enflamme; et voilà 60 tonneaux de pétrole de moins pour l'ennemi. Une seconde pièce détruit en quelques minutes la grande caserne qui domine la ville et, à 6 heures du soir, nous reprenons le large, n'ayant pas perdu notre journée. Derrière nous, le dépôt incendié continue à jeter des flammes et des flots de fumée noire; des ruisseaux de pétrole en feu

coulent en rade ; cela durera deux jours. Le lendemain, nous longeons la côte vers l'est, en capturant chemin faisant quatre balancelles ottomanes. Deux sont brûlées ; puis nous prenons les deux autres à la remorque pour les conduire à Kerynia, petit port au nord de Chypre.

Cette partie de la côte de Caramanie est vraiment d'une grande beauté. De magnifiques montagnes de 3 000 mètres, détachées du Taurus, dressent au bord de la mer leurs pentes boisées de pins et leurs pics coiffés de neige. Vers 2 heures du soir, la *Jeanne-d'Arc* passe devant Adalia, vieille ville vénitienne flanquée à l'est de minoteries hydrauliques établies sur la falaise même. Tandis que leurs grandes roues tournent lentement, leurs biefs se déversent dans la mer en cascades blanches. C'est une particularité peut-être unique au monde et qui fait rêver nos marins à des orgies d'eau douce, précieux liquide qui leur est toujours mesuré si parcimonieusement à bord. On dit que, dans les projets de l'Entente, ce riche pays est destiné à l'Italie qui a posé près de là un premier jalon à Rhodes. Tant mieux pour elle ; ce sera une admirable colonie quand on l'aura débarrassée du paludisme.

Après avoir déposé notre butin à Kerynia aux mains de M. Macdonald, le commissaire anglais, nous reprenons la mer. Le 14 au soir, nous mouillons à Kakawa, l'un des ports les plus cachés et les plus étroits de la côte. C'est là que le croiseur ottoman *Hamidié* s'est réfugié plusieurs fois pendant la dernière guerre balkanique, au cours des raids qui lui ont créé une réputation méritée de hardiesse. Le mouillage est si étroit pour un grand navire comme la *Jeanne-d'Arc* qu'il est délicat d'y manœuvrer et que ce n'est pas trop de l'habileté consommée de son commandant, le capitaine de vaisseau Grasset.

Le 15 au soir, nous entrons à Marmarice où nous

capturons deux balancelles. Un vieux Turc trouvé sur l'une d'elles est amené à bord. Il a, dit-il, quatre-vingt-trois ans et s'informe si nous sommes Français ou Allemands.

Notre réponse, appuyée d'un petit cadeau de café, le détermine à maudire le kaiser et à bénir la France, sans conviction bien ferme d'ailleurs. Il est assis à l'arrière près de l'appartement de l'amiral et marmotte des prières où doivent être indistinctement malmenés tous les chiens de chrétiens que nous sommes. Ne pouvant tirer de lui aucun renseignement, nous finissons par le renvoyer à terre.

Nouvelle entrée à Makry (16 mai 1915).

Le 16 au matin, nous mouillons de nouveau à Makry pour amariner plusieurs gros voiliers dont la belle apparence nous avait frappés le 11. Une lettre est aussitôt envoyée au kaïmakan pour l'avertir que, sauf en cas d'agression, nous ne tirerons pas sur la ville dont il a charge. Ce mode d'intimidation a un plein succès. La population assiste impassible à nos opérations, dont deux ont lieu le long même du quai. Elle se souvient des bombardements du dépôt de pétrole et de la caserne.

A 3 heures du soir, nous sortons, emmenant le trois-mâts-goélette *Buono-Sorte* de Dulcigno, pris par les Turcs au Monténégro pendant la guerre de 1912, le trois-mâts-barque *Nasreth-Hairich* de Scutari, le brick *Loufti*, la goélette *Huda-Verdi*, une goélette à moteur affectée au courrier de la côte et un autre petit voilier. La *Jeanne-d'Arc* prend tout ce convoi à la remorque et, à 7 heures du soir, nous faisons route pour le conduire à Alexandrie où nous arrivons sans

encombre le 19 au matin. Malgré les difficultés de ce remorquage de trois jours, aucune de nos prises ne manque à l'appel. C'est là un joli succès tout à l'honneur du commandant Grasset et de son personnel. Il ne leur rapportera d'ailleurs que de l'honneur. Les règlements qui attribuaient des parts de prise aux capteurs ont été récemment abrogés et je ne puis que le regretter. Les Anglais ont, au contraire, conservé les anciennes traditions. Chaque fois que nous faisons une prise en commun, la part des équipages britanniques est l'objet d'un calcul spécial. Les nôtres ont vraiment le droit de faire des comparaisons fâcheuses.

Après une courte relâche en Égypte, nous parcourons de nouveau la côte en bombardant les dépôts de pétrole, vides malheureusement, qui nous ont été signalés à Chekka près de Tripoli ; à Djounié au pied du Liban, à Jaffa, à Tripoli, à Caïffa. Partout la procédure est la même. Une lettre invite le kaïmakan à faire dégager le voisinage du dépôt, lui fixe l'heure de l'ouverture du feu, mais le prévient que celui-ci commencerait immédiatement si on tentait de sortir quoi que ce soit du magasin. Pareil cas ne s'est jamais produit.

*Destruction du consulat d'Allemagne de Caïffa
(31 mai 1915).*

A Caïffa, nous opérons en outre la destruction du consulat d'Allemagne dans des conditions qui méritent d'être rapportées. Le 15 avril, un de nos agents ayant été envoyé en parlementaire, le consul d'Allemagne avait en vain pressé le kaïmakan de faire tirer sur lui. Mais il avait eu plus de succès quand il l'avait contraint à faire ouvrir les tombeaux des soldats de

Bonaparte inhumés au mont Carmel, sous couleur de rechercher des armes. Le sacrilège avait été consommé et les cendres de nos glorieux morts jetées au vent. Cet acte odieux et stupide ne pouvait rester impuni.

Le 31 mai, une lettre fut envoyée au kaïmakan pour l'avertir que le consulat d'Allemagne serait détruit par mesure de représailles. Elle indiquait l'heure et spécifiait qu'un pavillon rouge, hissé quinze minutes à l'avance, préviendrait la population d'avoir à se mettre à l'abri et resterait battant jusqu'à la fin de l'opération. Tout se passa comme il avait été prévu ; le tir, supérieurement dirigé par le lieutenant de vaisseau Fernet, fut remarquable. En quinze coups, le consulat était démoli, en pleine ville, sans dommages aux immeubles voisins. Aussitôt le pavillon rouge amené, la foule se précipitait sur le lieu du bombardement et il était visible que sa curiosité était narquoise. Mais, quelques instants plus tard, le *d'Estrées* ralliait la *Jeanne-d'Arc* et des pavillons rouges faisaient partie des signaux de reconnaissance échangés entre nos deux navires. Grande rumeur aussitôt..., la foule, croyant que le feu allait reprendre, se disperse à toutes jambes. L'alerte fut vive et longue à calmer.

Le 5 juin, c'est le tour du dépôt de pétrole de Mersina et là nous capturons les deux chaloupes à vapeur *Cydnus* et *Seihoun*, affectées au service du chemin de fer de Bagdad. Le 6, nous conduisons nos prisonniers à Famagouste où nous passons la journée.

A Famagouste.

Plus nous fréquentons Chypre et la côte de Syrie, plus nous sentons grandir notre admiration pour l'œuvre colossale des Croisades. Les ruines de Fama-

gouste, la vieille ville des Lusignans, ont une étendue impressionnante. La cathédrale, aujourd'hui transformée en mosquée, rappelle en moins vaste celle de Reims. D'autres églises, des couvents s'élèvent autour d'elle; une puissante enceinte escalade de toutes parts les hauteurs qui dominaient la mer. Pleins de foi dans leur œuvre, les Croisés, nos ancêtres, bâtissaient pour l'éternité. Famagouste à Chypre, Alaya à l'entrée est du golfe d'Adalia, le château Sandjil qui domine Tripoli et porte encore le nom fameux de Saint-Gilles, les « auberges » et les remparts de Rhodes, Merkab près de Latakié et tant d'autres places fortes défient encore l'action des siècles. Les Croisés!... Quelle énergie dans ces corps bardés de fer! Quelle volonté dans ces âmes violentes! On est confondu à la pensée de leurs chevauchées sous ce ciel brûlant, dans ce climat où nous trouvons parfois pesants des vêtements de toile, à travers les sables de Saint-Jean-d'Acre et d'Ascalon, les marais de Péluse, les solitudes embrasées de la Judée. On se figure volontiers que ces hommes formidables n'ont été que des destructeurs, des « fléaux de Dieu » et notre étonnement est profond de rencontrer partout la trace de leur puissance créatrice, une floraison de monuments grandioses ou charmants

Devant le chemin de fer de Bagdad.

Le 7 juin, nous revenons au fond du golfe d'Alexandrette où nous attire, comme un aimant, le chemin de fer de Bagdad. Il est là tout près, à 20 kilomètres de la côte. Comme il est tentant de le couper, d'occuper au nord les défilés du Taurus où il passe, au sud les gorges de l'Amanus où on termine en ce moment un grand tunnel, et de s'établir ainsi solidement dans les

plaines d'Adana, ayant comme bases les ports de Mersina, d'Ayas et d'Alexandrette! On tiendrait ces portes ciliciennes et syriennes qui ont été de tout temps le passage obligé des conquérants de la Syrie. On couperait les communications des armées turques de Mésopotamie et de Palestine avec Constantinople. Un corps expéditionnaire, descendant vers le sud par Damas et Jérusalem, avec sa droite appuyée par notre escadre, prendrait ensuite à revers l'attaque dirigée contre Suez. Tripoli, Beyrouth, Caïffa seraient ses bases à mesure qu'il progresserait vers l'Égypte. Du même coup, Bagdad serait à la merci des Anglais.

J'ai chaudement préconisé ce plan; mais les Alliés visent toujours Constantinople et la funeste expédition des Dardanelles absorbe toutes les forces vives qu'ils peuvent consacrer à l'Orient. Avec 300 000 hommes, on échouera là-bas. Avec moitié moins, on remporterait ici une victoire complète. La Syrie, qui appelle à grands cris l'intervention de la France, la Syrie qui agonise sous le joug ottoman, se jetterait dans nos bras. Le drapeau tricolore flotterait du Taurus à la frontière d'Égypte. Quel rêve magnifique!

Mais, puisque ce n'est qu'un rêve, puisque les grandes choses sont réservées à d'autres théâtres, nous continuerons ici notre tâche modeste. Nous reviendrons souvent à Mersina, Ayas et Alexandrette. Chaque fois, nos hydravions iront jeter des bombes sur le pont du Bagdad à Chakaldéré. Les dégâts seront minimes; il faut nous y résigner en attendant un avenir meilleur.

Dangers que court le canal de Suez.

Le mois de juin se passe sans incident sérieux pour l'escadre de Syrie.

Nous capturons quelques goélettes et le contre-

bandier américain *Indiana* qui est aussitôt transformé en bâtiment auxiliaire. Par contre, un événement important se produit dans le canal de Suez.

Le vapeur anglais *Tiresias* touche une mine en traversant le petit lac Amer. Grâce à sa solidité exceptionnelle, il résiste à l'explosion et peut gagner la gare la plus voisine. Mais là il lui faut s'échouer et le canal est obstrué. De nouvelles manœuvres permettent heureusement de dégager le passage et de renflouer le *Tiresias*; mais la situation reste inquiétante.

La Compagnie de Suez n'est pas outillée pour enlever une épave. Deux mois et demi viennent de lui être nécessaires pour faire disparaître un simple porteur de pierres coulé par abordage à Port-Saïd. Le seul travail qu'elle puisse exécuter rapidement est le creusement, avec les dragues très puissantes qu'elle possède, d'un chenal permettant de contourner l'obstacle. Mais cette opération serait impossible dans certaines parties du canal, là où les berges sont élevées, le terrain dur, la largeur du plan d'eau réduite. Un navire coulé en l'un de ces points arrêterait le transit pendant des mois.

Or, plusieurs pilotes de Suez, allemands ou autrichiens, ont passé à l'ennemi et figurent dans l'armée de Djemal Pacha. Ils connaissent parfaitement ces particularités; le danger est grand. Des Allemands ont tenté déjà de couler des dragues de la compagnie; d'autres ont traversé le canal à la nage et placé des pétards sous les rails du chemin de fer de Port-Saïd à Ismaïlia qui suit la rive Afrique. Il est urgent que l'armée anglaise s'établisse sur la rive Asie et refoule les Turcs assez loin pour qu'ils ne puissent ni jeter des mines dans le canal ni atteindre avec le canon les navires qui transitent.

Les bombardements et leur succès de curiosité.

Le consulat allemand d'Alexandrette était le rendez-vous quotidien d'officiers en uniforme ; du mouillage, nous les voyions entrer et sortir à pied ou même à cheval ; de plus le consul ennemi arborait son pavillon chaque dimanche, malgré les observations que j'avais adressées au kaimakan.

En mai, j'avais fait bombarder ce consulat par le *d'Estrées*. En arrivant le dimanche 4 juillet sur la rade d'Alexandrette, la *Jeanne-d'Arc* voit le pavillon allemand qui flotte de nouveau à un mât en fer tout neuf. Le feu est aussitôt ouvert. En quinze coups, la maison est détruite, le mât avarié, la drisse coupée et le pavillon abattu. Très courageusement, un kawas se précipite, ramasse son drapeau et l'emporte en courant. Pendant cette petite opération, une foule curieuse, et tranquille suit le tir avec le plus vif intérêt ; les voisins continuent à prendre le café sous leur véranda, battent des mains quand un coup est particulièrement bien ajusté ; ce spectacle a le plus grand succès.

Certains esprits critiques et peu documentés n'ont pas manqué de voir une marque de faiblesse dans l'attitude bienveillante que j'ai gardée vis-à-vis des populations de la côte syrienne. J'ai dit déjà les raisons d'une conduite qui m'était dictée par mes instructions et qui était absolument conforme à mes idées personnelles. La France n'avait pas à verser, à la mode allemande, le sang des femmes et des enfants d'un pays où elle est si aimée !... Dans toutes les agglomérations du littoral, les autorités avaient eu le soin d'établir les signaux prévus par la loi internationale sur les hôpi-

taux, les écoles, les mosquées, les églises, etc... J'ai eu à cœur de les faire respecter, au grand bénéfice du bon renom et même, je crois, des intérêts bien compris de la France. Quoi qu'il arrive, nous recueillerons dans l'avenir les fruits de cette attitude.

Par contre, je n'ai jamais manqué d'agir contre les Austro-Germains chaque fois que je l'ai pu. Je tenais essentiellement à ce que cette différence de traitement fit contraste.

Les Turcs s'en rendaient parfaitement compte. Un de leurs officiers causant à Caïffa, cette ville cependant si allemande, avec un de nos parlementaires, lui disait : « Cette guerre est odieuse ; chaque soir, j'en demande la fin dans mes prières. La France et la Turquie ne peuvent pas être ennemies. On dit que le *Saint-Louis* a perdu une ancre ici. Si nous la retrouvons, nous vous la signalerons. »

Le kaïmakan de cette même ville, instruit par l'expérience, avait interdit aux sentinelles de tirer sur nos avions, les Français épargnant les villes sans défense. Un soldat enfreignit la consigne et fut tué par une bombe qui tomba près de lui. Le kaïmakan fit afficher que c'était un châtement du ciel.

A Castelorizo.

Le 9 juillet, nous mouillons à Castelorizo. Cette petite île, située entre Rhodes et le cap Chélidonia, est le siège d'un commerce maritime important. Elle a secoué récemment le joug des Turcs et les nombreux Grecs qui l'habitent ont hissé le pavillon hellénique. Aussitôt arrivés, nous recevons la visite de plusieurs de ces insulaires. Parmi eux figure un notable nommé Lakerdis, qui a été le libérateur du pays. Venu jadis

avec trente-deux compagnons pour chasser les autorités ottomanes, il a dû quelque temps à son succès une grande popularité. Mais la Grèce a envoyé un gouverneur venu de Samos ; Lakerdis lui a porté ombrage et la politique a séparé en deux fractions les 12 000 habitants de Castelorizo. Le clan Lakerdis est francophile ; ses adversaires nous sont sourdement hostiles.

La situation est d'ailleurs assez mal définie au point de vue international. Il y a quelques jours, un de nos croiseurs, de passage ici, a tiré sur l'île, la croyant turque. Il a atteint un couvent grec et mis en déroute une centaine de moines, heureusement sans toucher personne. Pour dissiper la mauvaise impression produite par cette erreur, nous distribuons 2 000 kilogrammes de farine à la population qui en manque depuis plusieurs semaines. Le nombre de nos partisans s'accroît immédiatement.

Ce même jour, le croiseur auxiliaire la *Lorraine* rallie l'escadre. Le *Desaix*, détaché pour quelques jours de l'armée navale, parcourt la côte en bombardant Damour, Nakoura, Vathy d'où on a tiré sur ses embarcations. Le *d'Entrecasteaux* canonne Nébi-Younès d'où on a fait feu sur notre balancelle la *Belle-Alliance*. C'est là maintenant le nom du petit courrier à moteur pris à Makry, prêté par nous aux Anglais et qui croise entre Jaffa et El Arish en quête de renseignements.

Rentrés à Port-Saïd le 12 juillet, nous avons le 14 une assez vive alerte. La *Lorraine*, en croisière sur la côte de Caramanie, signale par T. S. F. qu'elle vient de s'échouer près de Phinéka et que l'ennemi amène du canon pour la battre.

Ordre est immédiatement donné à tous nos navires à la mer de rallier Phinéka ; nous allumons les feux et prévenons la *Lorraine* que nous allons à son secours. Dans la soirée, elle répond heureusement qu'elle vient de se remettre à flot et que, n'ayant pas d'avaries,

elle reprend sa croisière. Tout est bien qui finit bien.

Au commencement d'août, l'amiral de Lapeyrère vient avec le *Châteaurenault* faire une tournée rapide dans le Levant. Malgré sa vaillance, sa bonne humeur gasconne et sa robuste santé, il paraît un peu las, un peu soucieux. C'est que maintenant en France, on prévoit une guerre d'épuisement suivie d'une paix boiteuse et d'une ruine générale. Cette douloureuse perspective, la chute récente de Varsovie atteignent les optimismes les plus vigoureux. Dès le lendemain de son arrivée, le commandant en chef repart, nous laissant le *Charner* qui l'accompagnait.

Le 12 août, la *Jeanne-d'Arc* se présente devant Jaffa. Il s'agit de détruire l'usine Wagner où nous avons appris que l'on fabrique des fusils, des munitions et même des pontons destinés à l'attaque du canal de Suez. A 2 heures, l'avertissement d'usage est envoyé au gouverneur.

A peine lui a-t-il été remis que les terrasses voisines de l'établissement Wagner se couvrent de curieux. Les femmes dominant, et, comme le soleil est ardent, chacune a son ombrelle bleue, blanche ou rose ; c'est une fête de couleurs assez inattendue. A 4 heures, le feu est ouvert. Six coups de 19 centimètres suffisent pour démolir les parties visibles de l'usine. Aussitôt le tir arrêté, les ombrelles disparaissent et Jaffa reprend son aspect accoutumé. Cette confiance dans l'adresse de nos pointeurs et dans la loyauté de nos avertissements est un trait de mœurs.

La fin du mois de juillet et tout le mois d'août ont été employés à parcourir la côte avec les deux vapeurs *Anne* et *Raven* de l'aviation anglaise. Des bombes ont été jetées à nouveau sur le pont de Chakaldéré, sur Adana et sur Mersina. Ces démonstrations donnent de faibles résultats. L'insuffisance du rayon d'action de nos hydravions qui ont à peine quatre heures de

marche, leur difficulté à gagner de la hauteur, l'inefficacité de leurs faibles projectiles en font des instruments défectueux, incapables de produire des dégâts sérieux, incapables aussi de reconnaissances étendues sous peine de courir des risques inadmissibles.

Déclaration du blocus de la côte de Syrie
(25 août 1915).

D'après les ordres laissés par le commandant en chef, nous faisons sauter le 15 août en rade de Beyrouth le vapeur allemand *Syria*, qui s'y est coulé volontairement au début de la guerre pour ne pas être capturé, et le blocus de la côte de Syrie est déclaré officiellement pour le 25 août à midi. Il existait de fait ; il existe maintenant de droit.

Projet de bombardement de Beyrouth.

La mise hors de service du *Syria* avait déjà jeté l'alarme à Beyrouth lorsque, quelques jours après, je reçus de Paris l'ordre de bombarder cette ville, pour venger la mort de six Libanais protégés français que les Turcs venaient de pendre contre toute justice. Tels étaient les renseignements qui avaient motivé la décision du gouvernement. Le 21 août, je concentrais devant Beyrouth la *Jeanne-d'Arc*, le *d'Estrées*, le *Jauréguiberry*, le *Charner* et le porte-avions *Anne*. Je prévenais en même temps le ministre que, d'après des renseignements recueillis sur place, les victimes, au nombre de cinq, n'étaient ni des Libanais, ni des protégés français et que, dans ces conditions, je demandais confirmation de ses ordres.

Nous étions strictement en droit de bombarder Beyrouth où se faisaient des préparatifs de défense. Toutefois, je répugnais à une telle violence contre une ville où la majorité de la population nous était entièrement acquise et, en tout cas, je ne pouvais faire état vis-à-vis des Turcs de renseignements que j'avais tout lieu de croire erronés.

Le ministre, M. Augagneur, répondit de suspendre l'action projetée. Si j'ai relaté ce petit incident, c'est pour montrer la largeur de vues, la loyauté du chef de la marine qui n'hésitait pas à reconnaître qu'on l'avait trompé, pour mettre en relief la haute correction de ses rapports avec ses amiraux. L'avenir devait nous le faire regretter à tous égards.

Prise de possession de l'île de Rouad
(1^{er} septembre 1915).

Depuis longtemps, j'avais soumis au gouvernement le projet d'occuper l'île de Rouad. Située au nord et près de Tripoli, centre de cabotage le plus important de la côte, pourvue d'un bon mouillage, où une soixantaine de voiliers hivernent chaque année pendant la mauvaise saison, siège d'un commerce actif d'éponges, Rouad est de plus une sentinelle admirablement placée devant le littoral ennemi. Elle doit devenir entre nos mains un foyer d'attraction pour les Syriens fuyant la persécution turque et aussi une source de renseignements précieux. Son seul défaut est de se trouver à 3 000 mètres seulement de terre, donc à courte portée de canon, et d'être ainsi assez exposée. « Eh bien ! disais-je, nous l'outillerons pour qu'elle se défende ! N'est-ce pas la guerre ? » Je voulais enfin planter là le drapeau tricolore comme le premier jalon

de notre prise de possession de la Syrie à laquelle je songeais sans cesse. La population de Rouad nous appelait ; je le savais à n'en pas douter. J'insistai vivement et, le 31 août, le ministre m'autorisa à occuper l'île sous ma responsabilité.

Depuis le 30 août, j'étais là prêt à agir, avec la *Jeanne-d'Arc*, le *Jauréguiberry* et le *Desaix*.

Le 1^{er} septembre, à 9 h. 1/2 du matin, nous débarquons une garnison de 90 hommes sous le commandement d'un officier d'élite, le lieutenant de vaisseau Trabaud, gouverneur désigné de la nouvelle possession française. Comme nous l'avaient affirmé les notables venus à bord de la *Jeanne-d'Arc* dès le 30 août, la population nous accueille avec joie. Le pavillon français est arboré au plus haut point de la ville et salué de 21 coups de canon par nos bâtiments. Revue, discours, vivats en l'honneur de la France, rien ne manque à la cérémonie. Chacun va voir, au-dessus de la porte du vieux château qui domine Rouad, une pierre portant le blason que les Croisés avaient donné à l'île, une lionne enchaînée à un palmier. Les six jolis moulins à vent qui ornent la pointe du sud-ouest tournent joyeusement. Pêche et navigation, au large du moins, reprennent immédiatement ; un dispensaire est ouvert le jour même ; une école fonctionnera demain. Il faut que les 5 000 habitants de Rouad fassent envie à leurs compatriotes. Pour leur préparer de doux ombrages, l'amiral prescrit de faire des plantations partout où cela est possible. Le nom de Rouad, Aradus, revient souvent dans la Bible ; les énormes blocs de son vieux port phénicien témoignent de sa prospérité ancienne ; nous avons à cœur de la faire revivre.

Sauvetage des Arméniens du mont Moïse
(septembre 1915).

Dans les premiers jours de septembre, le croiseur *Guichen*, commandé par le capitaine de frégate Brisson, longeait la côte au nord d'Antioche, quand il aperçoit des signaux à terre. Une embarcation est envoyée à la plage et elle apprend que les Arméniens, fixés là dans les hautes terres du Djebel Moussa (mont Moïse), sont menacés d'être massacrés par les Turcs. Averti le 6 septembre par T. S. F., je rallie aussitôt avec la *Jeanne-d'Arc*. Pierre Dimlakian, l'un des chefs arméniens, vient à bord ; il demande que les non-combattants soient évacués, se faisant fort de tenir encore six mois contre les troupes turques, si on lui fournit de la farine, du sel, de la poudre et du plomb. Les colons du mont Moïse n'ont point la passivité ordinaire de leurs compatriotes. Ils se défendent et se sont même outillés pour « réfectionner » leurs cartouches vides. Mais la situation est grave. Des bandes de *bachibouzouks* assiègent la montagne, gagnent peu à peu du terrain, enlèvent les enfants, les femmes, les emmènent vers l'intérieur et d'affreuses scènes de bestialité marquent chaque étape de ces exodes tragiques. Je reconnais bientôt qu'il faut évacuer ces malheureux. Le temps presse et, quoi qu'ils en disent eux-mêmes, il faut les évacuer tous. Je pars pour Famagouste et, de là, je demande aux hauts-commissaires de Chypre et d'Égypte s'ils peuvent donner asile aux Arméniens du mont Moïse menacés d'une extermination complète. Le premier répond qu'il ne saura où les mettre... (*no accommodation for them...*), le second qu'il en réfère à Londres. Je télégraphie au ministre de la Marine

pour le mettre au courant... Avant que sa réponse me soit parvenue, je reçois l'ordre de me rendre aux Dardanelles, pour y faire l'intérim du vice-amiral Nicol rentré en France en permission pour cause de santé. Avec une parfaite courtoisie, le ministre me demande d'accepter cette situation, bien que devant être ainsi placé sous les ordres de l'amiral anglais de Robeck, simple contre-amiral muni pour la circonstance d'une commission de vice-amiral. Je réponds que les questions personnelles ne comptent pas à mes yeux, que j'accepte, que je rentre à Port-Saïd et que je repartirai de là pour Moudros, dès que j'aurai remis à l'amiral Darrieus le commandement de la troisième escadre.

Rouad est sur la route ; nous y stoppons quelques heures. Tout marche bien ; l'île, assimilée d'après mes ordres à un bâtiment de guerre, commence à installer son artillerie, sa T. S. F., ses projecteurs électriques. Elle pourra ainsi se défendre et jouir d'une autonomie complète.

Le 10 septembre, nous sommes à Port-Saïd et le 12 nous faisons route pour les Dardanelles. Avant de quitter l'amiral Darrieus, j'ai décidé avec lui l'évacuation du mont Moïse. Tous les bâtiments disponibles y ont été envoyés et le 13 les Arméniens sont embarqués. L'opération s'est effectuée sans incident sinon sans difficultés. On pouvait craindre l'intervention d'un sous-marin ennemi qui, le 8 septembre, avait coulé à l'entrée du port de Rhodes notre petit croiseur auxiliaire *Indien*. Il n'a pas paru et 4 080 personnes ont été recueillies. Il y avait là de pauvres bébés enveloppés de serviettes-éponges, qu'on se passait de main en main à travers le ressac, petits Moïses vraiment sauvés des eaux et qui ne sauront jamais que par ouï-dire à quels dangers ils ont échappé. Comme, pendant ce temps, aucune réponse ferme ne

venait ni de Londres ni d'ailleurs, les navires sauveteurs reçurent l'ordre d'amener à Port-Saïd tout ce monde de misère. Là il était au moins certain qu'on ne les renverrait pas. Cette affaire, que l'amiral Darrieus et ses commandants ont si bien menée et dont l'escadre de Syrie a le droit d'être fière, nous a cependant suggéré quelques réflexions troublantes. Depuis de longues années, nous étions habitués à entendre plaindre les Arméniens, déplorer les massacres périodiques de cette race infortunée, stigmatiser ses bourreaux. Et voilà que 4 000 Arméniens, très intéressants puisqu'ils défendaient leur patrie au lieu de subir passivement leur sort comme tant d'autres des leurs, se trouvaient exposés à un extrême danger. Il devenait indispensable de les mettre en lieu sûr et il n'y avait pas de temps à perdre. On eût pu croire que chacun aurait réclamé l'honneur de les recevoir, aurait vu là une bonne fortune pour sa philanthropie, une occasion précieuse à saisir au vol de s'apitoyer autrement que dans des livres, des journaux ou des conférences. On voit ce qu'il en a été dans la pratique ; il a fallu leur trouver asile par une sorte de violence et je ne me souviens pas d'avoir reçu à ce sujet un remerciement de qui que ce soit.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

A Bizerte. — La période de tension politique. — La déclaration de guerre. — Le *Gaben* et le *Breslau* sur la côte d'Algérie. — Les premiers jours de la guerre. — Attitude des Tunisiens. — Les premiers prisonniers allemands... 1

CHAPITRE II

En route vers la Syrie. — Sur la côte ennemie. — Au canal de Suez. — Bombardement de Gaza et d'El Arish. — Au Caire. — Épisodes de croisières..... 15

CHAPITRE III

Croisières et bombardements. — A Makry. — A Famagouste. — Devant le chemin de fer de Bagdad. — Le canal de Suez en danger. — Castelorizo. — Occupation de l'île de Rouad. — Sauvetage des Arméniens du mont Moïse. — Départ pour les Dardanelles..... 28

CHAPITRE IV

Aux Dardanelles et à Salonique. — Je suis nommé au commandement en chef de l'armée navale. — La situation en Orient..... 46

CHAPITRE V

L'armée navale. — Prise de commandement. — Situation du commandant en chef. — Les débuts de la guerre sous-marine. — Démonstration à Milo. — Le duc des Abruzzes. — Prise de Castelorizo..... 56

CHAPITRE VI

Dans la mer Ionienne. — Occupation de Corfou. — Conférence des amiraux à Malte..... 73

CHAPITRE VII

Transport de l'armée serbe de Corfou à Salonique. — Deuxième projet de démonstration contre la Grèce. — Bombardements sur la côte de Syrie..... 82

CHAPITRE VIII

Troisième projet de démonstration contre la Grèce. — Son exécution. — A Salamine. — Les légations alliées d'Athènes..... 99

CHAPITRE IX

Incident à la légation de France. — La situation se complique. — Désaccords continuels entre Alliés à Athènes et au sein même des Cabinets. — Il faudrait un dictateur en Grèce. — Exigences diverses. — Départ de M. Vénizélos. 119

CHAPITRE X

Conséquences du départ de M. Vénizélos. — Mainmise sur la flotte légère grecque..... 132

CHAPITRE XI

Les contrôles. — L'occupation du Zappéion. — Le désarmement de la Grèce..... 142

CHAPITRE XII

- M. Bénazet et le roi Constantin. — Le ministre de France, puis le commandant en chef reçus par le roi. — Résultats de ces entrevues..... 152

CHAPITRE XIII

- Réception enthousiaste faite au commandant en chef au Pirée. — Nouveaux incidents. — Prise de possession de la flotte légère grecque. — Affaire d'Ekatérini. — Nouvelle entrevue avec le roi. — Ovation à Athènes..... 164

CHAPITRE XIV

- M. Bénazet part pour la France avec un accord signé du roi. — Détails de cette convention. — Passage du général Roques, ministre de la Guerre..... 174

CHAPITRE XV

- Une base à Itéa. — La cession du matériel de guerre. — Négociations avec le cabinet grec. — Changement d'attitude du roi; ses motifs. — Le gouvernement hellénique refuse de livrer ses armes..... 185

CHAPITRE XVI

- Expulsion des légations ennemies. — Deuxième note au Cabinet grec. — Le ministre de la Marine méconnaît la situation. — Dernière entrevue avec le roi. — Celui-ci garantit l'ordre dans Athènes..... 195

CHAPITRE XVII

- La démonstration pacifique. — Ses préparatifs. — Confirmation du refus des armes. — Renseignements fournis au commandant en chef. — Début de la journée du 1^{er} décembre. — Nos détachements sont attaqués. — Le roi demande à deux reprises qu'on arrête l'effusion de sang. —

Il propose la livraison de six batteries de montagnes. —
Le commandant en chef accepte..... 210

CHAPITRE XVIII

Raisons de l'acceptation du commandant en chef..... 224

CHAPITRE XIX

Fin de la journée du 1^{er} décembre. — Retrait des marins. —
Télégramme du commandant en chef à Paris. — La ques-
tion du bombardement d'Athènes..... 230

CHAPITRE XX

Journée du 2 décembre. — Retour du commandant en chef
et de la garnison du Zappéion. — Les blessés sont hospita-
lisés et les morts ramenés au Pirée. — Relations avec les
légations et avec le service des renseignements. — Violences
exercées contre les vénizélistes..... 241

CHAPITRE XXI

Du 2 au 4 décembre. — Obsèques des victimes. — Premiers
ordres de Paris. — Plan du roi Constantin. — Attitude du
gouvernement grec et ses craintes. — Règlement de di-
verses questions et de la police du Pirée..... 253

CHAPITRE XXII

Les instructions du gouvernement. — L'affolement à Paris.
— Le blocus de la Grèce. — Tiraillements et ordres contra-
dictoires. — Remplacement du commandant en chef.. 266

CHAPITRE XXIII

Retour en France. — Machinations et parodies d'enquêtes.
— Je suis entièrement sacrifié. — Ce qui s'est passé à
Salamine après mon départ..... 275

ANNEXES..... 289

A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION DE LA GRANDE GUERRE

- Le Plessis-de-Roye, par Henry BORDEAUX,
de l'Académie française.
- Sur le Rhin, par Henry BORDEAUX.
- Le Chevalier de l'air*. Vie héroïque de Guynemer, par Henry BORDEAUX.
- La Chanson de Vaux-Douaumont*, par H. BORDEAUX : I. Les Derniers Jours du fort de Vaux. II. Les Capitifs délivrés (Douaumont-Vaux).
- Le Creuset, par Georges DE LA TOUR DU PIN.
- L'Escadrille des Éperviers, par Ch. DELACOMMUNE.
- Totoche. *Journal d'un chien à bord d'un tank*, par Ch.-M. CHENU. Prix..... 3 fr. 50
- D'Alsace à la Cerna, par Jean SAISON (Ac.).
- Ma Pièce. *Avec une batterie de 75*. Souvenirs d'un canonnier, par Paul LINTIER. (Ac.).
- Le Tube 1233. (1915-1916), par Paul LINTIER.
- Lettres d'un officier de chasseurs alpins, par le cap. F. BELMONT. (Ac.).
- La Bataille de France, par L. MADELIN.
- Crapouillots. *Feuillets d'un carnet de guerre*, par Paul DUVAL-ARNOULD.
- Aux mains de l'Allemagne. *Journal d'un grand blessé*, par Ch. HENNEBOIS. (Ac.).
- Étapes et Combats. *Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin*, par Christian MALLET. (Ac.).
- D'Oran à Arras. *Impressions de guerre d'un officier d'Afrique*, par Henry D'ESTRE. (Ac.).
- En campagne. *Impressions d'un officier de légère*, par M. DUPONT. (Ac.).
- Attente, par M. DUPONT.
- Un Groupe de 75, par le docteur Gaston TOP.
- ***. Un Soldat de France. Préface de M. Émile BOUTROUX. (Ac.).
- Impressions de guerre de prêtres soldats, recueillies par Léonce DE GRANDMAISON. 1^{re} série et 2^e série.
- Trois mois au 1^{er} corps de cavalerie, par E. LETARD.
- La Belgique héroïque et vaillante*. Récits de combattants, recueillis par le baron C. BUFFIN. (Ac.).
- Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied, par H. LIBERMANN.
- Les Vagabonds de la gloire, par René MILAN. 1^{re} série. *Campagne d'un croiseur*. (Ac.). 2^e série. *Trois étapes*. 3^e série. *Matelots aériens*.
- A tire d'ailes, par R. DE LA FRÉGEOLIERE. (Ac.).
- Quand on se bat. *Les Spécialistes de la victoire*, par François DE TESSAN. (Ac.).
- Le Sacrifice (1914-1916), par Henri MASSIS (Ac.).
- Les Campagnes ardentes. *Impressions de guerre*, par LÉVIS-MIREPOIX. (Ac.).
- Mon Régiment dans la bataille de Verdun et dans la bataille de la Somme, par Paul DUBRULLE. Préface d'H. BORDEAUX.
- Mon Journal de campagne. *De Liège à l'Yser*, par R. DE WILDE.
- En plein ciel. *Impressions d'aviateur*, par Francy LACROIX.
- Tenir. *Récits de la vie de tranchées*, par Max BUTEAU.
- De la boue sous le ciel. *Esquisses d'un blessé*, par Paul VERLET.
- Croquis de guerre et d'invasion, par le lieutenant A. DORIA.

Prix de chaque volume..... 5 francs.